Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1966)

Heft: 4

Artikel: Romain Rolland et Paul Seippel : quelques lettres

Autor: Stelling-Michaud, Sven

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869797

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ROMAIN ROLLAND ET PAUL SEIPPEL, QUELQUES LETTRES

Parmi les amitiés suisses de Romain Rolland, celle qui le lia durant près de vingt ans à Paul Seippel est une des plus pures et des plus fécondes. A son ami genevois qui avait été son meilleur soutien au cours des années de guerre et son défenseur courageux contre les attaques et les calomnies des « chauvins », l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* rendit un hommage émouvant, au lendemain de sa mort, dans l'*Offrande funèbre de Jean-Christophe,* en l'appelant « mon ami le plus ancien, le plus fidèle de mes amis de Suisse, mon compagnon de luttes et d'épreuves. Il fut le premier qui vint me tendre la main, dans ma solitude du Boulevard Montparnasse, au berceau de *Jean-Christophe,* dont il fut un des parrains et l'annonciateur au public européen. Depuis, cette main loyale n'a pas lâché la mienne » (*Semaine littéraire,* 20 mars 1926). La correspondance entre ces deux hommes — plus de 250 lettres — est d'une importance considérable pour l'histoire de la grande crise qui conduisit Romain Rolland à prendre position et à incarner la conscience humaine dans une lutte sans espoir contre la guerre. Romain Rolland ne s'est confié à aucun autre Suisse avec une telle sincérité et n'a justifié son attitude avec plus de pathétique conviction qu'à ce grand ami de l'âge mûr. Il est à souhaiter que cette correspondance, d'un intérêt très grand pour l'histoire des idées durant le premier tiers du XXe siècle, paraisse un jour dans les *Cahiers Romain Rolland.*

Je remercie Mme Romain Rolland de m'avoir permis d'en publier quelques extraits qui sont destinés, avant tout, à commémorer cette noble amitié, à l'occasion du centenaire de l'auteur de *Jean-Christophe.*

Les quelques fragments reproduits ici sont de simples échantillons qui, par la sincérité des propos, pourront contribuer à éclairer certaines attitudes fondamentales de son esprit, à expliquer ses prises de position et aussi à illustrer la pertinence de ses jugements littéraires.

Genève, septembre 1966. Sven STELLING-MICHAUD.

I. L'Affaire Dreyfus

... — Non, ma position à l'égard de l'affaire Dreyfus n'a pas du tout été la même que celle de Péguy. (Certaines paroles de Péguy d'alors m'ont bien cruellement blessé.) Péguy et les Dreyfusistes de l'espèce Elsberger [1] n'ont véritablement souffert qu'après « la liquidation de l'affaire Dreyfus ». Moi, c'est pendant la mêlée que j'ai souffert ; et la liquidation ne m'a apporté aucune surprise. Songez que j'étais, d'une part, au milieu de la société juive et des intellectuels les plus frénétiques, — de l'autre, en rapports quotidiens avec le monde de magistrats et d'officiers auquel appartient ma famille. Quelle tragique solitude ! Je raconterai cela plus tard [2]. — Certes, je n'ai point la mentalité romaine. Certes, j'appartiens à la « troisième France ». Mais dites bien que de cette France furent aussi Michelet, Diderot, Montaigne.

(Lundi, 10 février 1913.)

II. Contre une foi exclusive

... Merci de votre excellent article sur mon petit volume [3]. Il m'a fait bien plaisir ; vous m'avez défendu contre ces protestants qui me reprochent d'aimer Tolstoï et l'Evangile. « Il faut choisir, disent-ils : ou Jésus, ou Tolstoï ; ou l'Evangile, ou Tolstoï ; ou l'Eglise, ou Tolstoï. » Rien ne me révolte davantage. Qu'ils choisissent s'ils veulent. Moi, je choisis tout, tout ce que je trouve de pur, de libre et de vivifiant dans le monde. Le Jésus de ces gens-là n'est pas le Jésus aux bras ouverts, le Christ sur la croix.

(Mercredi, 12 juillet 1911.)

III. Un «Buisson ardent» puritain

... Vous connaissez certainement le Cromwell de Carlyle ? Je viens de lire les deux volumes de traduction qui ont paru au Mercure de France. Quel livre sublime ! C'est là qu'on voit flamber, par instants, le Buisson Ardent. — Ce n'est pas que le génie de Carlyle me soit très sympathique. Son pathos, sa boursouflure, son

---

[1] Le dreyfusiste Elie Elsberger, voisin de maison de Jean-Christophe (*Dans la maison*).

[2] *Mémoires et fragments de journal,* Paris, 1956 (chap. VI).

[3] *La Vie de Tolstoï* (1911).

pédantisme agressif et bouffon, m'irritent souvent. Mais, il passe au travers des éclairs. Et quand l'auteur consent à se taire pour laisser parler Cromwell et son armée, on est au milieu du feu. L'Esprit de Dieu vous emporte. On est halluciné. Vous souvenez-vous du meeting de prières que l'armée tient, en 1648, à un moment où tout semble aller contre elle : royalistes, presbytériens, Parlement, Cité de Londres ? Alors, elle passe deux jours, trois jours, en prières, à faire son examen de conscience, à se demander : « Pourquoi Dieu nous a-t-il abandonnés ? A quel moment exact nous a-t-il abandonnés ? » Jusqu'à ce qu'ils aient mis le doigt sur le péché qu'ils ont commis : ils ont manqué de confiance, ils ont accepté un compromis avec les ennemis de Dieu. — Alors, ils se repentent ; ils disent : « Maintenant, nous sommes les plus faibles, nous sommes environnés d'ennemis plus nombreux et plus forts ; nous allons marcher sur eux ; Dieu vaincra. » Ils ont vaincu. — C'est un récit tout simple, par un adjudant de l'armée.

(Mercredi 3 janvier 1912.)

IV. Sur Claudel

... Je viens d'envoyer à M. Rossier ma chronique, cette fois sur le théâtre [1]. J'y parle de Claudel. Quand vous aurez le temps, lisez l'Annonce faite à Marie. Tâchez de surmonter la première impression, que vous causera peut-être un reste de symbolisme maniéré, et la disposition toute matérielle du texte, avec ses à la ligne. Je crois que vous serez frappé, comme moi, de la grandeur poétique de certaines scènes, et de la beauté des caractères. Lorsque Claudel est grand, je ne vois personne, en France, qui puisse lui être comparé. — A propos, vous me demandiez naguère quels avaient été mes anciens compagnons littéraires. Or, (je rappelle ce fait dans ma chronique) nous étions camarades de classe, au lycée Louis-le-Grand, Claudel et moi ; nous revenions toujours ensemble, par les chemins les plus longs, en pérorant interminablement sur la musique et sur la poésie. Nous étions, tous les deux, romantiques, wagnériens, plus ou moins révoltés. Depuis, la vie nous a séparés. Il a plus changé que moi. Il est devenu un soutien passionné du trône et de l'autel. — Mais son art est si beau que je ne songe même plus qu'il est catholique et royaliste...

(Mercredi 19 janvier 1913.)

---

[1] R. R. collabora de 1912 à 1913 à la *Bibliothèque Universelle* où il rédigea la *Chronique parisienne*. Il s'agit ici de la chronique parue dans le tome 69 (1913), pp. 381-394 (sur Claudel, pp. 388-394).

V. Réponse à Thibaudet

... Vous avez lu sans doute l'article de Thibaudet sur votre livre, dans le dernier numéro de la Nouvelle Revue française[1]. J'ai été très heureux de son nouveau témoignage de sympathie, d'autant plus qu'il nous y associe tous deux. Je crois que la petite correction qu'il suggérait à un partage de votre préface ne serait pas mauvaise. Il disait, je crois (je cite par cœur) que, pour aimer Jean-Christophe, il faut aimer la musique, non pas par dessus tout, mais plutôt par dessous tout — la sentir au fond des choses : c'est en effet la pensée de Christophe, qui n'écrit pas tant pour les musiciens proprement dits que pour les âmes musicales. — En revanche, je trouve que Thibaudet a tort quand il prétend que, pour aimer Christophe, il faut être protestant (même en prenant le mot dans son plus large sens). Il n'est pas possible de partager le monde contemporain en deux classes seulement : catholiques et protestants. Il y a une pensée libre qui n'est ni catholique, ni anti-catholique, ni chrétienne, ni anti-chrétienne, — mais libre tout simplement, à la façon des grands esprits du paganisme et de tant de petits-fils d'Erasme, de Rabelais, et des philosophes du XVIIIe siècle.

(23 novembre 1913.)

VI. Romain Rolland et le problème des races

1. Celtisme et germanisme dans « Jean-Christophe »

... Je suis bien intéressé par les appréciations de la presse allemande, au sujet de Jean-Christophe dont la traduction se répand en ce moment. En général, ils sont stupéfaits de se trouver en face d'une œuvre aussi purement allemande, echt deutsch, alt deutsch, et plus directement issue de Goethe qu'aucune œuvre allemande. Johannes Schlaf a écrit (dans Der Tag du 9 avril) des choses assez profondes. Il dit que Jean-Christophe serait un phénomène inexplicable, si l'on n'avait remarqué, à travers

---

[1] Compte rendu du livre de Paul Seippel, *Romain Rolland, L'homme et l'œuvre,* Paris, 1913, par Albert Thibaudet, dans la « Nouvelle Revue française », 1913, 2, pp. 807-811.

le mouvement de la poésie française depuis 1890, « qu'il se produisait dans la nation française une renaissance, issue des profondeurs de la race ; que jusqu'ici la tradition latine avait pesé sur cette race, mais que les éléments gaulois et germaniques prenaient enfin leur revanche, et avec quel succès foudroyant ». — Or, cela me paraît la vérité profonde. Le fait le plus considérable qui se soit produit dans l'histoire de la pensée et de la sensibilité françaises est ce réveil des éléments aborigènes, ou en tout cas anti-latins, — auxquels on doit aussi bien la révolution impressionniste en peinture, que la poésie dite décadente, que l'apparition de la première école de musique symphonique française, que le réveil enthousiaste des études celtiques, etc. (sans parler des nouvelles idées sociales). — Chacun le sait bien chez nous ; mais personne ne l'a écrit. Sans doute parce qu'on est trop très des choses ; un manque de recul pour les voir. Johannes Schlaf l'a vu du premier coup.

Et comme cela s'accorde bien avec ma propre évolution ! « Les éléments gaulois et germaniques. » Après les éléments germaniques, les éléments gaulois. Après Christophe, Colas Brugnon.

(Jeudi 8 avril 1914.)

2. *Harmonie et fusion des races en France*

... Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous, sur votre définition de la France [1]. Je ne crois pas à une vraie France germanique et gauloise, et à une fausse France romaine, qui déforme la première. L'élément latin me paraît aussi essentiel et nécessaire que les deux autres ; et la vraie France est celle qui les harmonise. La supériorité d'une des races sur les autres ne me semble nullement démontrée ; et je suis radicalement opposé à ceux qui, comme Chamberlain, (dont je connais mais n'aime pas plus l'ouvrage que ceux de Taine) se font les champions impérialistes d'une race (problématique) et d'une culture de race. Ma mission (si tant est que j'en aie une) est tout autre : c'est de travailler à l'union des forces d'Occident, — en attendant les autres. La pensée germanique et gauloise a autant besoin de l'ordre impérial romain, que la pensée romaine a besoin du joyeux naturisme gaulois et de l'idéalisme germanique.

---

[1] *Les deux Frances et leurs origines historiques,* Lausanne, 1905, Payot (Paris, Alcan).

(Définitions d'ailleurs beaucoup trop simplifiées, mais que j'emploie par commodité.) La renaissance de l'esprit celto-germanique (évidente, depuis trente ans, dans la poésie française et dans les autres arts, comme la peinture impressionniste) vaut surtout comme réacteur contre le Dominion écrasant de l'esprit classique. Mais elle ne doit pas l'écraser à son tour, ou je me mettrai de l'autre côté de la barque pour rétablir l'équilibre. Je vois bien les grands défauts de l'esprit latin en art, — et notamment sa rhétorique. Mais chaque médaille a son revers, et les défauts de l'esprit gaulois (le manque de sérieux, la paillardise) et de l'esprit germanique (le manque de clarté, d'ordre, de précision, le faux idéalisme, la fausse profondeur, le gâchis métaphysique) ne sont pas moins insupportables.

Après tout, d'Annunzio, qui est un des pires rhéteurs d'à présent, est aussi un des plus grands poètes ; et je crois que certaines pages de ses Elegie Romane dureront autant que la langue italienne. En tout cas, je donnerais pour elles toute la poésie française d'aujourd'hui. — Cela ne m'empêche point d'avoir de l'antipathie pour le reste de son œuvre ; mais c'est assez déjà que le vieil arbre latin puisse encore pousser de telles branches. Comment pouvez-vous (pardonnez-moi) vous laisser entraîner à cette opposition du « grand art roman et gothique autochtone » et de « la Renaissance qui aboutit à l'impasse de l'académisme et de la virtuosité ! » — Il y a plus de virtuosité dans l'art gothique du XIVe et des débuts du XVe siècle que dans toute l'architecture dite classique ou néo-classique. Le grand esprit latin est un esprit essentiellement de raison virile et de sobriété d'expression. La rhétorique et la virtuosité n'en sont que la dégénérescence, comme elles le sont aussi de l'art gothique décadent. Si celui-ci se mourait, quand la Renaissance est venue, et si j'avais vécu alors, j'eusse été un des plus fervents champions de la Renaissance. — Et puis, qu'appelez-vous « art autochtone » ? L'art roman et gothique, plein d'éléments importés d'Orient et d'Extrême-Orient, par des races envahisseuses, qui se sont établies sur la terre des Gaules, où les seuls monuments autochtones étaient les dolmens gaulois — et les monuments romains ! Pourquoi voulez-vous qu'à Autun, par exemple, la cathédrale soit seule l'expression de la race, — et non pas les portes romaines, les arcs de triomphe et les théâtres ! Est-ce que Mistral n'est pas aussi français que Lamartine ? Voyez comme ces deux hommes, de races si différentes, se sont aimés et compris !

La France est harmonie de races ou elle n'est rien. Et le mot d'Harmonie, qui est celui de Christophe mourant, restera toujours le mien.

Non, je ne crains pas le « chaos ethnique », je l'appelle et j'y travaille. Je ne veux pas d'une pureté d'eau filtrée et de vie raréfiée, je veux d'abord le plus de vie possible et toutes les eaux de l'univers mêlées en un fleuve immense. La pureté viendra après, d'elle-même ; et pure ou impure, j'aime ma Loire comme elle est.

(Jeudi, 23 avril 1914.)

VII. Colas Brugnon et la guerre qui vient

... J'ai grand peur que mon prochain roman ne vous déçoive. Colas Brugnon ne s'occupe guère de l'au-delà. — Ma situation actuelle est singulière. J'ai tellement « émigré en Dieu » que je me suis habitué à me voir comme si j'étais un autre, — et non pas de ceux qui m'intéressent le plus. Par suite, je pense beaucoup moins qu'autrefois à ce que je deviendrai, et je ne m'en inquiète plus : car [je le dis sincèrement] je ne suis plus attaché à moi. En revanche, je le suis beaucoup plus aux autres, au spectacle de la vie ; et quand une âme vivante ou un personnage imaginaire me prennent, je suis bu par eux, tout entier. C'est ce qui m'arrive pour Colas Brugnon. Le bougre m'a empoigné. Il faut que je le suive, jusqu'au bout. Je ne m'en plains pas, d'ailleurs : car il est solide, bon vivant, dégourdi ; Christophe l'aurait aimé ; mais je ne suis pas certain que les amis de Christophe l'aiment aussi. C'est un franc Gaulois.

Enfin ! c'est un intermède pour moi. Comme qui dirait (toutes proportions gardées, — pardon du rapprochement !) mes Meistersinger. Ensuite, je reviendrai à nos terribles questions actuelles. Dieu merci ! Nous avons le temps de nous y débattre et de nous y battre ! Tout en riant avec Brugnon, j'ai une autre partie de moi-même, — un veilleur sur le faîte de la tour, qui regarde au loin à travers les ténèbres, et voit venir les cavaliers de l'Apocalypse. Non, ce n'est pas la douce Paix qui vient pour nous, sur terre, mais une période de bouleversements. Nous avons bien le droit de nous y préparer, en faisant une provision de rire.

Avec quelle passion je suis les événements d'Allemagne ! Ce n'est pas de Saverne seulement qu'il s'agit, ni même de l'Allemagne. C'est notre sort à tous qui est en jeu. Car, à cette heure, la lutte est engagée, dans le monde entier, entre la Liberté et le Pouvoir absolu, entre le progrès du monde et le passé féodal. Nous sommes tous solidaires, et victoire ou défaite frappera également dans tous les pays tous ceux du même camp. — Au reste, je suis convaincu de

l'imminence de la guerre franco-allemande. L'Allemagne féodale ne pourra être tranquille qu'après avoir écrasé la Liberté dans le nid, — à Paris. J'espère que la Liberté ne se laissera pas faire.

(Dimanche 11 janvier 1914.)

VIII. Au-delà du patriotisme

... Quant à la partie nouvelle du volume, mon désir est surtout, mon cher ami, que votre affection n'atténue pas le mouvement décidé qui m'emporte vers mon idéal — non pas seulement, ni surtout en politique (la politique n'est pas mon affaire) — mais vers un idéal de pensée international, universel, synthétique de toutes les grandes formes de la pensée humaine. Cet idéal s'affirme nettement dans mes écrits nouveaux, dans l'article que je me proposais de vous faire lire, dans une longue lettre publiée récemment par une jeune revue américaine, à qui elle sert de programme, et dans mes projets pour l'avenir. Ces idées ne me mènent point à l'effacement, dans l'âme, de la petite patrie, du sol natal. Ce sont les patries d'aujourd'hui (ou ce qu'on nomme ainsi, et qui n'est, en fait, que les Etats) qui effacent l'individualité régionale, native. Je vise à l'affermissement et à l'élargissement de la personnalité. L'un et l'autre vont ensemble. Et le nationalisme actuel, qui ne connaît que des citoyens abstraits, des numéros de caserne et d'impôts, est ennemi de l'un et de l'autre. L'universel Tolstoï est cependant plus Russe et de sa terre que le nationaliste Barrès n'est Français...

(14 novembre 1916.)

IX. L'histoire est la vie en marche

... J'ai une vie toujours très remplie. Pas un jour qui ne me fasse connaître des âmes ou des faits intéressants. — Je vous avoue que le présent et tout ce qu'il contient dans ses flancs fait pâlir pour moi le passé. La Révolution russe m'intéresse plus que la Réforme ; et le mouvement des minorités qui se libèrent, dans tous les pays du monde, m'est plus proche que celui des minorités du XVIe siècle, ou de 1789 : car celles-ci sont devenues conservatrices à leur tour. La vie est un flot en marche : si on l'arrête, elle croupit ou déborde. — Elle déborde.

(Vendredi 1er juin 1917.)

X. Rôle de l'historien : comprendre, non juger

... Je comprends très bien que l'on regarde des « Lénine » comme des « ennemis ». — Ils le sont (et ne le cachent point) de la Société d'à présent. Mais il est coupable de les calomnier. Il faut apprendre à juger en historiens, et non en polémistes. Dire qu'un Lénine est un agent du gouvernement allemand est absurde. Lénine est dix fois plus ennemi encore du Kaisérisme et des socialistes majoritaires allemands, à la Scheidemann, que de l'impérialisme anglais et des majoritaires français. Il l'a écrit d'ailleurs, avec une franchise violente, dans la « Lettre d'adieux aux compagnons suisses », qu'il a publiée et répandue en Suisse avant son départ de Zürich. On a fait de Lénine un Juif, et il est, comme Plekhanoff, de vieille famille russe aristocratique. On a fait de lui un homme taré, et Milioukoff, son adversaire irréconciliable, a rendu hommage à son intransigeante probité. On a fait de lui une espèce d'aventurier, inconnu la veille encore ; et il y a vingt ans qu'il s'est fait en Russie la place d'un Guesde plus passionné, ou d'un Jaurès plus fanatique. Son frère aîné, un des jeunes savants les plus doués de Russie, fut pendu à la suite d'un attentat contre un des bourreaux au service de l'ex-tsar. Pourquoi ne pas représenter les hommes et les partis, comme ils sont, sans les embellir, mais sans les salir par des mensonges.

Je trouve très bien de se méfier des intrigues allemandes. J'exècre la diplomatie tortueuse et brutale du kaisérisme. — Mais il faudrait se méfier tout autant des intrigues anglaises, des mensonges de la presse de lord Northcliffe, et des violations du droit commises incessamment par ces hypocrites défenseurs du droit. — Quant à l'Amérique, dont on ne disait pas tant de bien en Suisse, il y a six mois, nous savons tous que c'est le pays du monde où le gros capitalisme est le plus brutalement oppressif, le seul où les grandes compagnies aient à leurs gages des polices enrégimentées et armées. Voici des années que j'entends parler de leurs exactions par Upton Sinclair, forcé de s'expatrier à la suite de ses livres courageux qui les dénonçaient. Et depuis deux ans, je suis ces luttes sanglantes dans l'Avanti. — Il n'y a pas un seul état « élu », pas un seul qui ait le droit de parler au nom du Droit. Il y a, dans tous, des minorités, de petites Eglises persécutées et révoltées. Vieux calviniste genevois, vous devriez, mieux que quiconque, les comprendre, même en les combattant.

(29 juin 1917.)

... — Quant à désavouer la Révolution russe, n'y comptez pas, cher ami, avant que vous n'ayez désavoué la Révolution française ! Relisez donc La Conquête jacobine de Taine. Il est bon de se rafraîchir la mémoire, de temps en temps, et de voir au nom de quels saints la bourgeoisie qui acclame Clémenceau et M. Deschanel flétrit vertueusement les Bolcheviks. Vous parlez de brigandages ? Est-ce que les châteaux et les propriétés n'ont pas été brigandées après 89, et la société d'aujourd'hui ne s'est-elle pas installée confortablement dans ces rapines ? Mais si je vous rappelle (ce que vous connaissez aussi bien que moi) les massacres de septembre, où Danton a trempé, les assassins de la princesse de Lamballe, les juges infâmes de Marie-Antoinette, les buveurs de sang de l'Abbaye, les tricoteuses de la guillotine, etc. etc., vous me répondrez justement qu'ils ne représentent pas l'œuvre de la Convention, et surtout son idéal. — Pourquoi donc voulez-vous que les horreurs de la Terreur bolcheviste, déchaînée après l'attentat contre Lénine, représentent un des plus puissants mouvements sociaux de l'humanité, depuis plus d'un siècle ? Je n'ai pas deux poids et deux mesures. L'historien, en moi, est inaccessible aux passions et à la crainte ; il fait crédit, et se refuse à juger, avant d'avoir toutes les pièces en main... Audiatur et altera pars. ! — Ce n'est pas dans la presse suisse romande que nous entendrons jamais l'autre partie ! Vos journaux n'ont même pas osé publier le manifeste, du 1er décembre, de Gorki...

(Mardi 7 janvier 1919.)

XI. Solidarité humaine

... Je ne suis ni d'une nation, ni d'une race, ni d'une classe. Tout ce qui sépare les hommes m'est également odieux. Mais comme je n'ignore pas que mon état d'esprit ne sera jamais compris de mes frères d'aujourd'hui, je dois me résigner à les aimer comme ils sont.

(9 mars 1918.)